

s'aident mutuellement à supporter les peines et les accidents de la vie. Il faut s'y conformer autant qu'on le peut. Voilà donc la lettre que vous m'apporterez lundi pour devoir.

—Ah ! monsieur, interrompit un des élèves, je n'ai jamais fait de lettre : je voudrais bien vous contenter et vous apporter un bon devoir, mais je ne saurai en vérité comment m'y prendre, ni de quelle manière m'en tirer.

—Cela dépendra, mon enfant, de l'attention que vous apporterez à la préparation que nous allons faire ensemble. Remarquez bien que je ne vous dirai point ce que vous avez à écrire dans votre lettre ; je vous aiderai seulement à le chercher, à le trouver en vous-mêmes. Je vous adresserai pour cela quelques questions, et si, comme je l'espère, vous y prêtez toute votre attention, vos réponses vous fourniront précisément tout ce que vous devez écrire à votre ami. Vous reconnaîtrez par là que vous avez réellement dans votre cœur et dans votre esprit les sentiments et les pensées qui doivent avoir place dans votre lettre. Vous apprendrez comment il faut s'y prendre pour les y chercher, et une autre fois vous serez moins embarrassés pour faire ces sortes de composition.

Voyons, Joseph, qu'avez-vous éprouvé quand vous avez appris la mort de la sœur de votre ami ?

—J'en ai été bien affligé.

—Pourquoi en avez-vous été bien affligé ?

—Parce que j'aime beaucoup Pierre et que je suis très-fâché de le savoir dans la peine.

—Croyez-vous que la peine qu'éprouve Pierre soit bien grande ?

—Ah ! oui, monsieur.

—Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

—C'est que Pierre aimait beaucoup sa sœur et qu'il doit être bien désolé de l'avoir perdue.

—Pourquoi l'aimait-il beaucoup ?

—Parce que sa sœur lui était fort attachée et qu'elle était très-bonne pour lui.

—En quoi était-elle bonne pour lui ?

—Elle le consolait quand il avait du chagrin ; elle le soignait quand il était malade.

—Remarquez-vous que c'est vous qui trouvez naturellement, parce que vous y pensez, ce que vous avez à écrire à Pierre pour le consoler ?

Ici un élève demande à faire une observation.—Monsieur, dit-il au maître, si la lettre à Pierre est pour le consoler, il me semble que ce n'est pas un bon moyen de le consoler que de lui parler des choses qui doivent renouveler sa douleur et faire renaître son chagrin. Cette observation parut frapper et embarrasser tous les élèves. Plusieurs d'entre eux s'écrièrent même que leur camarade avait raison.

—C'est ce qu'il faut examiner, reprit le maître, avant de prononcer si vite, et c'est ce que nous allons faire.

—André, continua-t-il en s'adressant à un élève dont les parents avaient quitté récemment la commune, quand votre famille est partie et vous a laissé ici chez votre oncle, avez-vous éprouvé du chagrin ?

—Oh ! oui, beaucoup ; et j'ai bien pleuré.

—Pleurez-vous encore quelquefois quand vous y pensez ?

—Oui, Monsieur.

—Vous n'aimez donc pas à y penser, et on vous cause du chagrin quand on vous en parle et qu'on vous y fait penser ?

—C'est tout le contraire, Monsieur.

—D'où vient cela ?

—C'est que quand on me parle de mes parents absents ou que j'y pense, c'est un peu comme si j'étais auprès d'eux et avec eux, et bien que je pleure, cela me soulage le cœur.

—Quelqu'un de vous aurait-il remarqué que les personnes qui ont perdu un parent ou un ami auquel elles étaient attachées, aiment cependant à en parler et qu'on leur en parle ?

—Depuis que nous avons eu le malheur de perdre mon père, dit un petit orphelin, ma mère ne cesse de nous parler de lui, et je vois bien que ça lui fait plaisir lorsque nous lui en parlons nous-mêmes. Quand elle est assise devant notre porte, et que les voisins s'arrêtent en passant pour lui dire quelques mots, s'ils lui font l'éloge de mon père en disant que c'était un honnête homme, un bon voisin, un camarade serviable, je vois bien que ça lui fait plaisir et qu'elle leur en sait bon gré, quoiqu'elle pleure presque toujours en les écoutant.

—Vous comprenez donc maintenant qu'il y a un soulagement à penser aux personnes que l'on a perdues, et à en entendre faire l'éloge ?

—Oui, Monsieur ; penser à ceux que l'on a perdus, entendre parler de leurs vertus et de leurs bonnes qualités, c'est presque vivre encore avec eux par la pensée et par le souvenir.

—Que vous semble-t-il donc maintenant de l'observation de votre camarade ?

—Qu'elle n'est pas fondée, et que ce n'est pas affliger Pierre que de lui parler des bonnes qualités de la sœur qu'il a perdue.

—Continuons donc la préparation de notre lettre. Dis-moi, Joseph, est-ce que Pierre a été seul affligé dans sa famille de la mort de sa sœur ?

—Non, Monsieur ; sa mère a dû être encore plus affligée que lui.

—Pourquoi cela ?

—Parce que sa sœur n'avait jamais quitté sa mère, et qu'elle commençait à l'aider dans